Le graveur qui ne grava pas

Thomas Martin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/310>

DOI : 10.4000/estampe.310

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 22 janvier 2018

Pagination : 125-126

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Thomas Martin, « Le graveur qui ne grava pas », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 261 | 2018, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/310> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.310>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

LE GRAVEUR QUI NE GRAVA PAS

Maurice Imbert, *Georges Seurat. Catalogue raisonné de l'œuvre imprimé anthume*, Paris, L'échoppe, 2016. ISBN 978-2-84068-279-0.

Thomas Martin

Mort à trente et un ans, Seurat n'a, peut-être, laissé derrière lui qu'une estampe, une lithographie mystérieuse dont la paternité ne sera sans doute jamais assurée. Il laisse les fantômes de quelques essais disparus, que le peintre ne chercha pas même à conserver. La fin de ce catalogue pourrait ressembler à son prologue, à une citation choisie par l'auteur pour résumer sa démarche : « Il est étrange que Seurat ne se soit pas intéressé à la lithographie et à l'eau-forte. »¹ Et pourtant c'est ainsi. Cinquante pages, laissant généreusement la part des mots à la couverture morne des reproductions, c'est souvent peu pour parler d'un sujet, mais parfois suffisant lorsque celui-ci est aussi ténu. Le catalogue de l'œuvre imprimé anthume de Seurat impose bien vite l'idée que, de gravure, il ne fut pas beaucoup question dans l'esprit de l'artiste. De dessin oui, toujours, mais pas de cet exercice particulier visant à la transposition de l'esprit par un médium atypique, exigeant, complexe et souvent peu instinctif. Encore serait-il instructif de connaître son avis, en témoin de son temps, sur l'intérêt qu'il put ressentir à voir diffuser son œuvre. Mais d'image reproduite, pas plus que d'estampe, il n'y a trace dans ses écrits. Et lorsqu'un de ses contemporains souligne, tout en riant les lignes qu'elle renferme, la piquante couverture qu'il a conçue pour *L'Homme à femmes* de Joze, c'est bien de dessin qu'il parle. Agréablement précédé d'une mise en contexte analytique, le catalogue trouve dans ces lignes une occasion supplémentaire d'asséner l'évidence : pour Seurat l'intérêt est définitivement ailleurs. Quant au cœur de la démarche, le recueil complet de ces reproductions dont l'existence ne semblait pas l'émouvoir outre mesure, il s'élève à six numéros. Loin d'une prodigalité envahissante, cet œuvre ne s'étaye pas d'un nombre suffisant d'exemples pour transformer significativement le regard porté sur le peintre.

Mais alors si Seurat ne grava pas, s'il ne s'intéressa pas plus à l'exercice qu'aux commodités du multiple, si de son vivant seules six digressions imprimées vinrent ponctuer un parcours tout entier fait de dessin et de peinture, pourquoi un tel catalogue ? Sans doute parce qu'il ne fait pas bon être graveur au XIX^e siècle, pour peu que l'on espère voir son œuvre catalogué, analysé ou même considéré, et cet ouvrage est une parenthèse de dessinateur, de peintre, et non un livre d'estampe. Mais la réalité est peut-être ailleurs. Petit, élégant, rédigé avec une précision et une méthodologie exemplaire, il est agréable à parcourir, à lire et à conserver. Hors des grandes entre-

1. Robert L. Herbert, *Seurat*, cat. expo., Paris, Galeries nationales du Grand Palais (9 avril-12 août 1991), 1991.

III. 1. Georges Seurat,
couverture de Victor Joze,
*L'homme à femmes, roman
parisien. La Ménagerie sociale*,
deuxième édition, Paris,
P. Arnould, 1890. BnF,
Réserve des livres rares,
P-Y2-2918.

prises besogneuses, il rappelle que le travail de recherche et l'exactitude ne sont pas des outils moins pertinents dissociés d'une dimension quantitative. Il est parfois malaisé de dégager les vérités d'un corpus trop étroit. Ici, aucun étouffement, chaque numéro est une respiration qui impose de considérer une époque, un contexte, on dirait aujourd'hui un réseau, le nom d'un éditeur, d'un graveur d'interprétation, et de réfléchir à des procédés inhabituels, collotype ou papier Gillot. On croise indifféremment Lautrec, Victor Joze, Camille Pissarro, Michelet, Félix Fénéon, et cela fait du bien.

Si les reproductions ont le mérite de fournir un corpus exhaustif, impressions, variantes et dessins préparatoires, c'est bien par les notices, aucunement impactées par le format du catalogue, que s'affirme l'ensemble. Techniques, dimensions de l'œuvre et de son modèle, informations complémentaires sont rehaussées de remarques fournies. Une solide bibliographie renvoie enfin, pour chacune, le lecteur à une multitude d'ouvrages évoquant pour la plupart le dessin préparatoire.

Le catalogue de Maurice Imbert est un ouvrage comme on en aimerait plus, la marque d'un intérêt réel et contagieux. Une parenthèse, comme une trace des temps.